

temps en Angleterre, vient d'être chargé d'enduire tous les bâtiments du Parlement de la composition inventée par lui. Cette composition est son secret, qu'il n'a révélé qu'à Faraday et à quelques autres personnes compétentes, qui l'ont déclarée la meilleure, puisque non-seulement elle protège la pierre poreuse contre l'efflorescence, mais qu'encore elle peut être employée avec une couche tellement mince, que ni la couleur originale des matériaux de construction n'est changée, ni l'ornementation de la pierre taillée n'en souffre d'aucune manière.

Un autre avantage est que la substance est peu coûteuse et facile à produire. M. Szerelmey prétend avoir puisé sa découverte aux pyramides et aux autres anciens monuments d'architecture des Egyptiens. Par son enduit il veut rendre non-seulement la pierre, mais encore le bois, les métaux, voir les produits de pâte de papier, tellement durs et résistants à l'eau, que des maisons, des conduits d'eau et des canots, pourraient facilement être construits en carton.

Il a donné le nom de *silica zopissa* à sa composition, qui ne tardera pas à le mettre sur le chemin de la richesse.

DE L'OBÉISSANCE AUX LOIS DE L'HYGIÈNE.—Il existe dans les annales de nos gloires militaires des traits, des détails, des petits épisodes qui me font tressaillir d'admiration, qui me remuent le cœur d'un sentiment de vanité patriotique. C'est là sans doute une sensation qui m'est commune avec bon nombre d'entre vous ; mais je crois l'éprouver plus vivement que bien d'autres. La raison, c'est que, fils d'un soldat, les premières années de mon enfance ont été bercées par des récits de combat et de batailles ; je me passionne pour le courage comme un amateur de tableaux se pâme d'aise devant une délicate peinture.

Vous me permettez donc de commencer par une petite histoire qui serait plus dignement placée, peut-être, dans la bouche d'un vrai grognard.

C'était avant le lever de rideau de l'un de ces drames terribles que l'on appelle bataille. Deux peuples, deux armées, deux puissances se trouvaient face à face ; et, comme deux athlètes qui se toisent avant d'en venir aux mains, les deux partis s'étaient intrépidement campés l'un devant l'autre. Nos pères étaient d'un côté, attendant avec impatience le moment solennel de la lutte.

Enfin les ordres ont été donnés. C'est à la pointe du jour, aux premières lueurs de l'aurore, que doit s'engager l'action. Voyez-vous d'ici le camp qui se réveille ? Les hommes se groupent, les armes brillent, les chevaux piaffent d'impatience, eux aussi. L'état-major a tenu conseil toute la nuit, et du point central où il s'est réuni on voit à chaque instant s'élançer des aides de camp qui passent comme des sylphes et disparaissent comme des fantômes. Peu à peu, obéissantes et silencieuses, les masses s'organisent, les points importants sont occupés, l'ennemi n'a plus qu'à bien se tenir ! Le général en chef appelle un de ses soldats.

Cet homme sort des rangs, calme, résolu, impassible ; il est fier, sans forfanterie ; décidé, mais sans jactance : c'est le vrai type du courage. Ecoutez bien.

—Grenadier, lui dit le général, tu vois là-bas cette hauteur ?

—Oui, mon général.

—Tu vas prendre avec toi quatre à cinq hommes déterminés, et vous irez ensemble escalader ce rocher.

—Oui, mon général.

—Arrivés près du sommet, tu t'avanceras tout seul.

—Oui, mon général.

—La sentinelle ennemie te criera : Qui vive ! et tu ne répondras rien.